REVUE ILLUSTRÉE

Publication bimensuelle fondée en 1885

Vingt-Troisième Année

N° 8. — 5 Avril 1908

Directeur-Propriétaire
Jules LAMARRE

Administration et Rédaction :
14, RUE DROUOT, PARIS. Tél. 271-83
ABONNEMENTS :
France : un an, 36 francs. | *Étranger :* un an, 44 francs.
Du 15 Décembre 1907 au 15 Décembre 1908.

Directeur Artistique
Paul-Franz NAMUR

SOMMAIRE

Le N° : 1 fr. 50 net

(Colonies et Étranger port en sus)

Cl. Manuel.

M. HENRI POINCARÉ

Henri Poincarré

UN MATHÉMATICIEN A L'ACADÉMIE

Nous admirons, en France, nous aimons nos poètes; nous les honorons.

A la triple élection dernière, l'Académie, pour ses nouveaux immortels, choisit deux poètes illustres.

A part, tout d'abord, la noble Compagnie voulut attribuer le fauteuil qui revient, par tradition, à la *Revue des Deux-Mondes*, officielle nourrice sèche des Immortels. Et elle y assit très justement M. Chasles, critique élégant, délié, polygraphe subtil.

Après quoi, l'Académie se donna toute aux poètes !

Le premier élu fut le Jean Richepin chevelu de nos enthousiasmes de jeunesse, le toujours truculent, à peine assagi Richepin de la *Chanson des Gueux*, de la *Glu*, des *Blasphèmes*, Richepin, le somptueux metteur en scène de *Nana Sahib*, le conteur exquis de cette si vieille féerie enfantine, par ses vers rajeunie : *La Belle au Bois Dormant*. Le voilà voisin de notre Maurice Donnay du « Chat Noir ».



Portrait de M. Henri Poincarré à l'âge de sept ans. Cette photographie a figuré à l'Exposition de l'Enfance en 1900.

Et, en même temps, non loin de Jean Richepin, l'Académie, sous sa coupole des gloires de 1908, voulut offrir un fauteuil à cet autre illustre; M. Henri Poincarré, poète célèbre de la Mathématique française et de l'Astronomie mondiale.

Avec infiniment d'à-propos, ce dernier fauteuil fut celui de Sully Prudhomme, l'auteur populaire du *Vase Brisé*.

Mais la foule de chez nous, voire d'ailleurs, a-t-elle une divination intuitive au-dessus de son instinctif respect pour le mystère de la Science ? A-t-elle une compréhension véritablement suffisante de l'éternelle beauté d'action que rayonne sur les hommes à leur insu, la pensée magnifiquement créatrice d'un *vrai* savant?

La poésie de la Science, ne la trouverons-nous pas dans la splendeur prophétique des réformateurs philosophes Fourier et Auguste Comte ?

Et, tout près de nous, chez notre Victor Hugo, se délassant du romantisme d'*Hernani*, ou de *Notre-Dame de Paris*, du lyrisme de la *Légende des Siècles*, au jeu de résoudre des équations bicarrées ? Nous viendrons de la sorte jusqu'à notre Charles Cross, du *Chat Noir*, inventeur du téléphone, de la photographie des couleurs, en même temps que délicat ciseleur des rimes du *Coffret de Santal*. Notre défunt ami, le doux polytechnicien Armand Silvestre, en une préface dont il fit l'honneur à nos modestes *Histoires Américaines*, admirablement, rappelle cette indiscutable fraternité de la Poésie et de la Science, cette identité de leur double essence. Il en montre la preuve dans l'œuvre de l'américain Edgard Poë, identité que, déjà, Lucrèce dénonçait aux Latins.

Lisez, maintenant, ce que M. Henri Poincarré, mathématicien, physicien, astronome de notoriété universelle, écrit, presque en confidence, au huis-clos du *Journal* de l'École Polytechnique :

« Le savant digne de ce nom éprouve, en face de son œuvre, la même impression que l'artiste; « sa jouissance est aussi grande et de même nature. Si je n'écrivais pour un public amoureux de la « Science, je n'oserais m'exprimer ainsi; je redouterais l'incrédulité des profanes. Mais je puis dire « ici toute ma pensée. Si nous travaillons, c'est moins pour obtenir ces *résultats positifs* auxquels le



M. Poincarré se rendant en Amérique.

« vulgaire nous croit si étroitement attachés, que *pour* « *ressentir cette émotion esthétique et la communiquer à* « *ceux qui sont capables de l'éprouver.* »

M. Henri Poincarré, dans cet involontaire aveu, a trahi la Poésie de *sa* Science, montré *l'au-delà* de sa pensée de savant, comme un Charles Richet les montre, en ses plus hardies études de psychologue.

« M. Henri Poincarré — nous déclare le savant vicomte Robert d'Adhémar — si nous regardons à quel niveau il a porté *sa Science*, les idées générales dont il a enrichi le patrimoine de l'Humanité, nous devons le placer très haut. Son œuvre paraît plus vaste même que celle de Pasteur, plus profonde que celle de Berthelot. »

Une dizaine d'années, M. Henri Poincarré a enseigné la Physique mathématique en Sorbonne.

Ses cours ont passé en revue les plus audacieuses théories, « grandioses ou bizarres et fécondes », imaginées, de par le monde des chercheurs étrangers. Il a rectifié, corroboré, complété les théories des Maxwell anglais, des Lorentz allemands sur la lumière, sur l'électricité, préparé la télégraphie sans fil. Pas un progrès dû à ces découvertes qui bouleversent la vie moderne dans nos capitales civilisées, qui révolutionnent l'industrie dans le monde nouveau du XXe siècle, pas une de ces inventions stupéfiantes qui n'ait eu pour préface, pour base, pour guide, qui ne soit la conséquence, une application, une réalisation des enseignements professés par ce modeste, ce laborieux chercheur français d'idéal : Henri Poincarré.

Ses travaux transcendants sont résumés aux pages de deux maîtres livres : *La Science et l'Hypothèse ; La Valeur de la Science,* œuvres d'une portée considérable. Deux poèmes de science pure que l'Académie a « couronnés », en se faisant l'honneur d'offrir, sous la coupole, le fauteuil du poète Sully Prudhomme au poète Poincarré.

Les assertions de Poincarré sont — dit l'académicien Emile Faguet — d'une audace « ébouriffante, scandaleuse », pour les confrères des sentiers battus.

Oyez celle-ci : « Dire que la terre tourne, cela n'a pas de sens. » Et cette autre : « La géométrie n'est pas vraie. Elle est commode ; elle est avantageuse. »

Proprement, n'est-ce pas là un renversement des croyances que nous, les ignorants, imaginions fondées sur le roc de certitudes?

Il nous plaît, en ces cris blasphématoires et révolutionnaires, d'admirer la modestie malicieuse du vrai savant, de saluer aussi l'envolée du poète. Au vrai, ces *blasphèmes* écrits sont un peu comme ceux de Jean Richepin, le poète en vers. C'est d'une langue à part, la langue scientifique de M. Henri Poincarré que l'académicien Emile Faguet qualifie de « bel esprit. » Ce sont des élans irrésistibles de l'indépendance de sa pensée. Et il a soin de nous dire que la « vérité de la science » ne vit que dans son expression en vocables, dans la traduction en paroles.

Quelles paroles de clarté, de simplicité lumineuse a trouvées, en ses conclusions le savant académicien !

Avec quelle bonhomie fine la parole intime de M. Henri Poincarré corrige l'audace de ses blasphèmes scandaleux ! Il faut l'ouïr à mi-voix, commenter dans un sourire, son fameux paradoxe sur le mouvement de la terre :

— Vous pouvez, fait-il d'un ton pince-sans rire (qui me rappellerait Alphonse Allais, s'il n'y avait trop d'irrévérence), vous pouvez vous risquer à le répéter sans danger : « Elle tourne ! Galilée eut raison ! *E pur si muove.* »

La *simplicité* d'un noble esprit, telle est, je



M. Poincarré sur le pont de la *Savoie*.



Cl. Manuel.

M. HENRI POINCARRÉ
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

E pur si muove

Poincaré

crois, la force profonde, la vertu foncière de ce poète de la Science — la simplicité qui est la marque de sa vie digne et droite.

Nous la retrouvons dans la conversation du Maître, non dépourvue des grâces de malice lorraine. M. Henri Poincarré est un déraciné de Nancy. Maurice Barrès, son nouveau collègue à l'Académie, est son compatriote.

Un clan de belle santé intellectuelle, cette famille lorraine des Poincarré qui ont fait la conquête de Paris et du monde scientifique par l'École Polytechnique. Le grand-père était, là-bas, pharmocope. Les petits-fils sont ; ministre, académicien, déracinés de leur « petite patrie » pour mieux honorer la grande.

Le cadre est doux du *home* familial, chez le maître Henri Poincarré. C'est en cette paisible rue Claude-Bernard — un nom digne de lui – au quartier de l'Étude sereine où, depuis le siècle d'Abeilard, s'est cristallisé l'effort de la Jeunesse vers la Connaissance, au sommet de cette montagne sacrée de la Science qui porte, en couronne : la Sorbonne, le Collège de France, les Facultés, non loin du Panthéon de Voltaire et Rousseau, lesquels voisinent avec les ossements de sainte Geneviève, patronne des Parisiens. Le Doute scientifique et la Foi de la Bergère.

... Cette maison simple, il ne la quitte que pour ses courtes villégiatures à la montagne, ou ses excursions de savant en Allemagne — à Rome où il représentait, ces jours-ci, la Pensée française, au « Congrès de mathématiques ».



M. Poincarré en famille.

C'est en son cabinet de calme paisible qu'il faut entendre le maître répondre avec indulgente bonté à nos indiscrètes questions de curieux « sans mathématique. »

— L'étude approfondie des nombres, les méditations des formes géométriques, la vision constante des lois qui régissent les astres, puis-je, Maître, vous demander si par ces routes élevées de la Pensée, le savant s'éloigne ou se rapproche de l'idée de Dieu ?

« — Une profession de foi ?... C'est beaucoup demander d'un homme de chiffres !

« Mais Pasteur était catholique...

« Le bon poète F. Coppée l'est admi-
« rablement... Moi aussi, je suis né dans une famille catholique... Mais je suis tout à la Science, sans
« nulle préoccupation religieuse...

« On parle de « Morale de la Science ?... » Morale et Science ne se touchent, ne se pénètrent pas...
« Il ne peut y avoir de Science immorale, pas plus qu'il ne peut y avoir de morale scientifique...

« Les hommes demandent à leurs dieux de prouver leur existence par des miracles. Mais la
« merveille, c'est qu'il n'y ait pas sans cesse des miracles.

« Et c'est pour cela que le monde est *divin*, puisque c'est pour cela qu'il est harmonieux.

« S'il était régi par le caprice, qu'est-ce qui nous prouverait qu'il ne l'est pas par le hasard ? »

...Dans le selon voisin du cabinet du maître — un salon de bourgeois studieux — la plus jeune des trois filles de M. Henri Poincarré, au piano, déchiffre une leçon de Charpentier...

Le savant poursuit, achève sa déclaration :

« — Je ne suis pas matérialiste... Pas spiritualiste non plus ! Tenez-vous à un mot en iste ? Il y a bien déiste... Mais il y a *idéaliste* qui me plaît davantage. »

Idéaliste ! Un poète ! je le disais. M. Henri Poincarré, le mathématicien.

Et le nouvel académicien m'apprend que Sully Prudhomme, du *Vase Brisé*, a laissé un gros manuscrit sur la *philosophie de la Science* — ou quelque titre approchant. Ne sera-ce pas un beau sujet pour le discours de réception de M. Henri Poincarré !

Avec une bonne grâce, un peu narquoise sans doute, M. Poincarré nous confesse que toute la science transcendante, acquise par un labeur ardu, n'est faite que de « conventions », d' « hypothèses ».

N'est-ce pas là très exactement ce que prétendent les négateurs mêmes de la Science? Aussi, de telles affirmations n'ont-elles pas manqué de mettre en rumeur les naïfs des Universités.

— Dans l'état actuel des connaissances astronomiques, puis-je vous demander, Maître, s'il faut tenir pour « rêveries » pures les *influences* que certains supposent aux astres? cette science des rapports qui existeraient entre les corps de l'espace céleste, et le sort des existences humaines?

— Vous voulez dire cette « Astrologie » que l'on cherche à remettre à la mode? Oh! vous avez dit le mot juste : « Rêveries pures!... » Comptez que l'on ne va pas voir s'ouvrir de sitôt une chaire d' « Astrologie » en Sorbonne ou au Collège de France.

... Et je doute qu'on soit près d'autoriser la fantaisie même d'un « cours libre » sur cette matière vraiment trop inconsistante.

... Je sais bien que Tycho Brahé, le grand astronome, a, dans ses œuvres scientifiques, accordé une place importante à de telles « rêveries ». Mais, devons-nous penser que Tycho Brahé écrivit alors d'après ses convictions ou les nécessités matérielles d'alors? Le « budget » des astronomes en ce temps-là, c'était la faveur du prince. En prédisant d'après les conjonctions des astres à son prince, des « guerres dans le Nord avant un demi-siècle, » Tycho Brahé ne soignait-il pas tout simplement le « budget » de son observatoire? J'inclinerais à le penser! »

Henri Poincarré a-t-il une philosophie?

Si oui, elle se résume tout entière dans son culte pratique pour la Pensée Humaine :

« — Tout ce qui n'est pas *pensée*, écrit M. Poincarré, n'est que pur néant.

« Cependant — étrange contradiction — *pour ceux qui croient au temps* — l'histoire géologique « nous montre que la vie n'est qu'un court épisode entre deux éternités de mort, et que, dans cet épisode « même, la pensée consciente n'a duré, ne durera qu'un moment. La pensée n'est qu'un éclair au « milieu d'une longue nuit; mais c'est cet éclair qui est tout. »

L'académicien éminent, Emile Faguet, conclut une étude serrée sur l'œuvre de M. A. Poincarré, par ce jugement définitif : « Tout compte fait, ce mathématicien, dont la gloire est mondiale, est un des esprits les plus vigoureux que compte l'humanité aux jours où nous sommes. »

On ne saurait mieux dire.

JEHAN SOUDAN.



M. Poincarré, au sourire des enfants, oublie la sévérité des chiffres.